

Jean-Paul II au Québec



Le triomphe de l'idolâtrie

Vers 10 heures 30, le 11 septembre dernier, jour du pape à Montréal et des 60 000 jeunes colombes au Stade, je me suis précipitée vers le parc Jarry au milieu de son quadrilatère barricadé. Et j'ai vu.

J'ai vu 300 000 personnes assises sur des bancs de carton peu à peu rongés par l'humidité, enveloppées d'impers de plastique, un morne troupeau silencieux parqué dans une suite de corals cordés, sous un ciel de novembre. Et puis je l'ai vu, Lui, petite silhouette blanche se déplaçant au ralenti sur un énorme gâteau de mariée en presswood. J'entendais mal, voyais peu, j'avais froid, et toute la scène me déprimait; je suis rentrée avant la pluie.

Le soir, bien au chaud, je voyais les chroniqueurs religieux de notre télé d'État m'interpréter la scène que j'avais vue (était-ce la même?) avec gros plan sur Lui, Ses mains, Sa calotte, Son dos pris en sandwich par la caméra entre deux dos d'évêques, et derrière, Sa foule en adoration devant l'idole: belles images bien composées, propos insipides sur un ton lénifiant ou faussement enjoué. Un exemple de la couverture «mur à mur et paresseuse» donnée par Radio-Canada à Sa visite, au coût de 12 millions \$, selon les termes de Louise Cousineau dans *La Presse*.

Le lendemain 12 septembre, *La Presse*, tout aussi sirupeuse, décrivait la même messe et m'abreuvait de manchettes, photos, propos grandiloquents: «moment grandiose d'un cheminement spirituel», «authentique communion de foi», «histoire d'amour entre Lui et "nous"» (nous qui?), «foule touchée et conquise», «ces jeunes qui accueillaient avec tant d'ardeur son message d'espérance», etc. ad nauseam.

Ce fut comme ça pendant 11 jours et plus, souvent sur le même ton d'émotion factice, à longueur de page et d'antenne, sans plus de recul, de sens critique, de nuances. Vous vous en souvenez? Et puis enfin, un jour, Il est reparti pour Rome. Ouf! c'était fini. Nous reprenions notre souffle quand vos lettres ont commencé à arriver.

Certaines d'entre vous, comme Francine Bélanger de Montréal, déploraient le tapage de la visite et notaient des péripéties à leur avis plus scandaleuses que d'autres: «J'ai vu l'homme en blanc et sa suite envahir couloirs et chapelles de la maison des Contemplatives à Hull et s'emparer des micros pour se souhaiter la bienvenue chez les soeurs et pour leur dire, ainsi qu'à toutes les femmes, de continuer à se taire, à servir et à rester dans l'ombre! J'ai vu les soeurs attendre, vibrer, se taire

et se comprimer massivement dans la chapelle pour que quelques hommes puissent prendre la place (mais) le silence des Contemplatives ne se comparait pas à la Loi du silence qui a prévalu dans les médias durant la visite papale (et) j'ai vu cette forme d'invisibilité qui saute aux yeux: j'ai vu une toile épaisse sur le passé scabreux de l'Église et j'ai entendu murmurer que ce voyage allait nous coûter très cher!»

D'autres, comme Hélène Simard de Québec, ont relevé d'abord les contradictions les plus criantes du discours papal concernant plus directement les femmes: «Bien sûr, le Très Saint Père a tonné contre l'avortement, "crime inexprimable contre la vie humaine". On s'y attendait. Mais pourquoi n'a-t-il pas dit aux pères d'arrêter de violer leurs filles? Ça ferait moins d'adolescentes à faire avorter.

«Bien sûr, le Très Saint Père a prôné le mariage indissoluble. Jésus est censé avoir prêché ça: il faut fouiller longtemps dans les Évangiles pour le découvrir. Et Jésus, pas bête, est resté célibataire. Mais pour que le mariage dure et se bonifie, ne faudrait-il pas que les gars arrêtent de battre leurs femmes? Pas un mot là-dessus du Saint-Père.

«On a eu droit à plusieurs couplets sur les droits et le "caractère sacré" de la per-

sonne. Mais pas le plus petit mot sur les droits pleins et entiers des femmes dans l'Église elle-même, cette bonne Mère pleine de grâces comme Marie. Les filles, vous pouvez attendre à la porte du sanctuaire.

«Le miracle, car c'en est un, c'est qu'après toutes ces avanies il reste une seule femme pour écouter ces pontifes. Ou bien ces femmes-là n'ont aucune conscience, aucune fierté, pour endurer d'être traitées comme des servantes ; ou bien c'est la peur qui les fait marcher.»

La dernière hypothèse est dure mais comment expliquer, en effet, l'impact indéniable de l'homme Jean-Paul sur plusieurs femmes pourtant féministes ? Gisèle Tremblay aussi a vu et pris des notes. Pour elle, le pape est une idole, «une image représentant une divinité et qu'on adore comme si elle était la divinité elle-même» (Petit Robert), mais une idole de chair cette fois, reproduisant un discours pétrifié :

«Comme tant d'autres, j'ai regardé le pape à la télévision pendant des heures, fascinée jusqu'au malaise, et je l'ai vu. J'ai vu la séduction personnelle de l'homme, indéniable, mais aussi l'attrait profond et sous-estimé qui caresse déjà la fonction elle-même. J'ai vu le frisson du spectaculaire qui parcourait les foules, et qu'on a vite confondu toutefois avec un renouveau du spirituel. J'ai vu le soupir d'aise de l'Église du Québec se déployant enfin à ciel ouvert après des années de purgatoire. J'ai vu la beauté des images télévisées, mais aussi l'unanimité trompeur qui s'en dégageait. J'ai vu la tendance de la presse québécoise, pour rendre compte du spectaculaire, à se réfugier dans l'anecdotique, ce qui réduit l'événement à ses apparences.

«Or, la visite du pape n'était pas que spectacle. Derrière la modernité du pèlerinage, dans les discours et les rites éprouvés qui le mettaient en scène, c'était bien le même vieux message truqué, fondé sur la haine séculaire des femmes et leur exclusion.

«Une haine si intégrée aux croyances et aux institutions qu'elle a toutes les apparences de la vertu, que les hommes d'Église s'y chauffent comme à la source même de l'amour et qu'en s'abandonnant à leur propre ravalement dans les soubassements de l'espèce, les femmes elles-mêmes croient adorer Dieu.»

En préparant le dossier papal de septembre dernier, nous essayions de prévoir les conséquences politiques de la visite de Jean-Paul II, craignant qu'elle réduise la portée quotidienne des luttes des femmes : garderies, avortement, travail, etc. Nous n'étions pas les seules à avoir peur de l'impact réactionnaire de l'événement. Dans la revue *Pour le socialisme* de l'été,

Lucie Nadeau écrivait : «Et si ça renforçait la droite ? Si, comme aux États-Unis, le mouvement anti-avortement connaissait un essor suite à la visite papale ? Si on renforçait la structure paroissiale, quel impact cela aurait-il sur les groupes populaires de nos quartiers ? Si les partisans de l'école confessionnelle trouvaient de nouvelles munitions ? Si les gais et les lesbiennes risquaient un peu plus de répression ?»

Aurions-nous eu tort de craindre tant ? Pas sûr. Dans *La Presse* du 15 septembre, il y avait cette lettre : «Je suis une femme qu'on pourrait facilement qualifier de féministe (...) je travaille pour et avec des femmes. J'étais indifférente à la venue du pape et puis il était là, il nous parlait... et aujourd'hui, moi et d'autres femmes comme moi, nous nous demandons si nous avons eu raison de revendiquer comme nous l'avons fait.» L'avenir nous dira (formule «consacrée») si elles sont nombreuses, les Québécoises à ce point touchées par le pape qu'elles ont «viré casaque», de bonne foi.

Mais, en général, le bon sens des femmes ne finira jamais de nous étonner. Car la presse, quoique unanime et partielle, nous a quand même réservé involontairement quelques moments délicieux. Je pense à cette petite soeur, servante du Bon Dieu, à qui on demanda lors de la béatification de sa fondatrice Marie-Léonie : «Ça ne vous dérange pas de passer votre vie à entretenir un homme prêtre ?», et qui répondit : «Si je m'étais mariée, j'aurais fait la même chose pour mon mari, sans être payée non plus !»

Je pense surtout à soeur Odette Léger qui, à Moncton, refit au pape le coup de Theresa Kane à Washington en 1979,¹ en réclamant courageusement une meilleure place pour les femmes, religieuses entre autres, dans l'Église. Lui regardait ailleurs. Je pense enfin à la candeur des femmes, des hommes et des jeunes qui, alors même qu'ils attendaient d'effleurer la paume papale, avouaient sans honte (aux rares journalistes qui leur posaient la question) utiliser des moyens contraceptifs, faire l'amour avec leur petit-e ami-e, respecter le droit à l'avortement des femmes qui le désirent, etc.

De telles scènes tranchaient sur la muraille polie d'une longue couverture de presse trop unanime, où plus rien ne subsistait de l'opposition des femmes, des chrétiens de gauche, des athées, etc. aux préceptes de l'Église. Avant le 9 septembre, on (Radio-Canada entre autres) avait donné quelques «bonnes» minutes à la protestation des femmes, aux pétitions du Collectif pour la liberté, aux *Fées ont soif*. Une fois le pied papal posé à Québec, plus rien.

Et après, on osa s'étonner du «peu de réactions des femmes» ! Bertrand de La Grange écrivit même dans *Le Monde*, rien de moins : «L'habileté diplomatique du pape a démobilité les organisations féministes qui avaient envisagé de manifester dans les rues de Montréal : elles n'étaient que 250 femmes à déambuler (...) À l'homélie de béatification de Marie-Léonie, les femmes ont préféré ne pas réagir...»

Quelle naïveté de croire que les femmes auraient pu spontanément, sans moyens financiers, sans organisation paroissiale ou nationale, rétorquer à l'invasion papale sur une échelle aussi vaste que l'invasion elle-même ? De la même façon que la présence de 300 000 pèlerin-e-s détrempe-e-s au parc Jarry ne signifie pas un renouveau durable de la foi québécoise, l'absence de 300 000 femmes en colère pour accueillir le pape pancartes vengeresses au poing ne présume pas du consentement des Québécoises au message papal. Entre la présence massive des uns et la visibilité réduite des secondes, il y a toute une organisation d'Église et d'argent, une mobilisation de deux ans, des milliers de bénévoles, des millions de dollars, et une presse partielle et partielle qui n'a su voir que le faste et qui, volontairement ou non, a ignoré les contradictions surgissant à tout moment entre deux déclarations d'amour aveugle.

Des femmes, pourtant bouleversées d'avoir touché le pape, disaient : «Oui, j'aurais signé la pétition des femmes si elle avait circulé dans ma région... mais je ne peux qu'écouter cet homme quand il parle de paix, de liberté individuelle, de valeurs anti-matérialistes», ou : «Je suis croyante et reconnais le pape comme chef de mon Église... mais l'avortement ou la contraception sont des affaires entre ma conscience et moi.»

Ces femmes étaient plus près de la résistance des féministes chrétiennes ou athées que de tout dogme papal. Et cela, c'était la réalité, au-delà de l'émotion suscitée par la résurrection d'un vieux rite patriarcal.

Non, nous n'avons pas tant perdu. La visite papale aura eu au moins cela de bon, de révéler au grand jour, une fois de plus, 16 ans après *Humanae Vitae*, l'irréalisme d'une morale catholique désuète, perçue comme telle et pour cela peu respectée ; de révéler l'ampleur du fossé entre les enseignements pontificaux et le vécu de la majorité des citoyen-ne-s ; de révéler enfin la tranquille résistance des femmes.

FIN

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ Voir LVR, septembre 1984, «Le Balayeur du Temple».